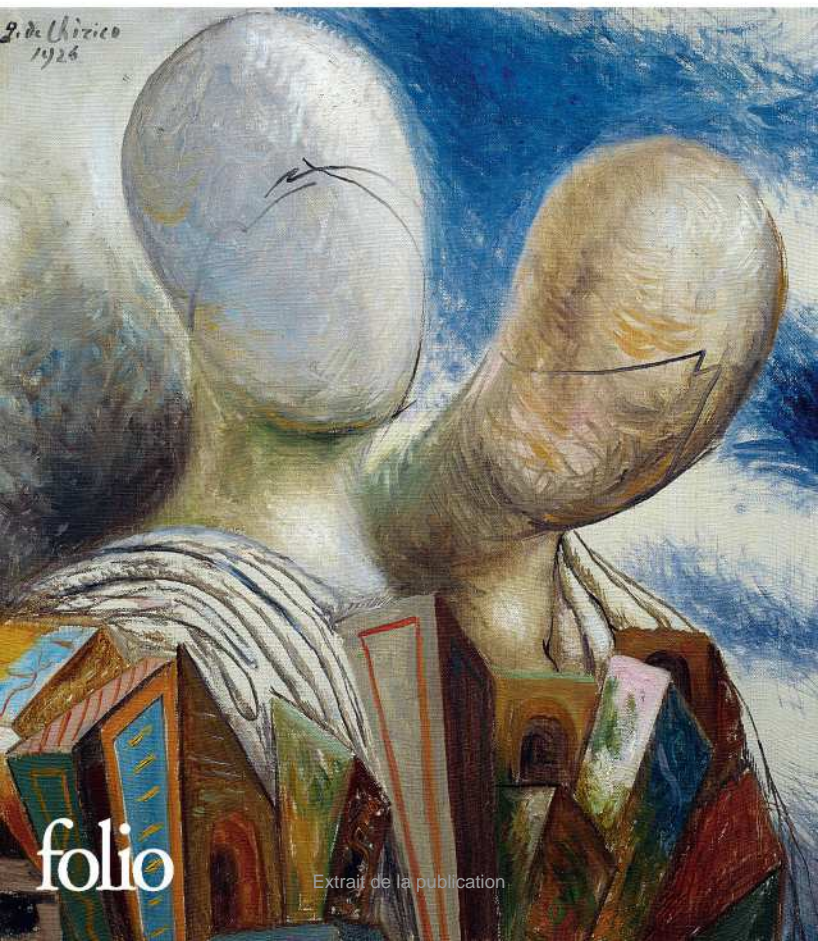


Jorge Semprun

L'évanouissement



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Jorge Semprun

de l'Académie Goncourt

L'évanouissement

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1967.*

Extrait de la publication

Jorge Semprun est né en 1923, à Madrid. Écrivain et scénariste, il a reçu le prix Formentor pour *Le grand voyage*, en 1963, et le prix Femina en 1969, pour *La deuxième mort de Ramón Mercader*.

En 1988, Jorge Semprun a été nommé ministre de la Culture du gouvernement espagnol.

Il est décédé à Paris le 7 juin 2011.

Pour Claude et Dominique Landman.

Il se demande pourquoi il y a tant de neige dans sa mémoire, plein de neige crissante dans son insomnie. C'est le mois d'août, pourtant, le pharmacien le lui a dit, et cela avait éveillé en lui une joie toute transparente, irraisonnée, une sorte de bonheur purement physique, quand il a entendu que c'était le mois d'août.

— Nous sommes lundi, six août, dix-neuf cent quarante-cinq, avait dit le pharmacien, en détachant les syllabes.

Le regard du pharmacien, posé sur lui, était inquiet.

Il y avait eu cette joie toute transparente, dans laquelle il s'est laissé aller, ou plutôt, qui est montée en lui, en apprenant de la bouche du pharmacien que c'était le mois d'août, et pourtant il y a plein de neige dans sa mémoire.

Confusément, dans l'insomnie traversée par les grands éclairs de la douleur qui éclate dans son cerveau, dans tout son corps, confusément, il y a de la neige. Il essaie de cerner ce souvenir

de neige, cette mémoire floconneuse où il baigne, raidi dans la douleur qui se prolonge, et il n'est encore que dix heures du soir, il vient de regarder sa montre à la lumière de la lampe de chevet posée sur une chaise, et l'abat-jour en est d'un tissu rose, froncé, fané, mais on a mis un chiffon par-dessus, ou un morceau de tissu, de sorte qu'il y a seulement un cône étroit de clarté, tronqué au sommet, à gauche de son lit, vers lequel il a dû tendre le poignet. La neige ne peut se trouver que dans sa mémoire, même s'il a l'impression parfois de la voir flotter brumeusement, dans la chambre, même s'il lui semble s'enfoncer par moments dans la douceur crissante des forêts enneigées. En réalité, s'il faisait un effort pour savoir, il saurait bien que la fenêtre grande ouverte donne sur le mois d'août.

C'est le pharmacien, au début de l'après-midi, au moment où il sortait de son évanouissement, qui lui a appris que ce bonheur de vivre, cette brutale certitude d'exister, et tous les bruits autour d'elle, les coups de marteau, les portes qui s'ouvraient, les timbres de bicyclettes, et le sifflet, surtout, de la locomotive, vrillant la rumeur que composaient tous les autres bruits, que tout cela avait pour lieu, pour nom, pour demeure, le mois d'août. Pourtant, dans cette réalité du mois d'août, qui ne s'impose pas seulement par les paroles du pharmacien, mais qui est là, bruisante, au-delà de cette fenêtre ouverte, pourtant, il y a de la neige.

Peut-être va-t-il falloir tout reprendre à son

début, une nouvelle fois, à cet instant où il a ouvert les yeux, privé de toute mémoire, c'est-à-dire infiniment léger, ne tenant aux choses que par son regard, flottant dans un univers minuscule d'objets colorés. Peut-être, s'il s'acharne sur ce passé tout neuf, ces quelques heures, depuis qu'il s'est retrouvé dans la pharmacie de Gros-Noyer-Saint-Prix, blessé à la tête, pourra-t-il découvrir l'origine de cette neige, de toute cette neige crissante et douce, qui, dans son souvenir, embaume le lilas.

— La neige et le lilas, dit-il à haute voix.

Il rit, ensuite, mais son rire tourne court, car il ravive cette douleur dans son crâne.

Pourtant, s'il était capable de faire un effort pour savoir, il saurait bien que ni la neige ni le lilas n'appartiennent au mois d'août. Ce qui appartient au mois d'août, c'est le bonheur aigu que ce mot a éveillé en lui.

— Nous sommes, a dit le pharmacien, lundi, six août...

Le pharmacien détachait les syllabes, pour que cette vérité précise, datée, lui apparaisse clairement, qu'il ne puisse y avoir de doute là-dessus. Mais ce n'est pas cette précision qui l'a frappé, c'est ce mot mince, aigu, strident, ce mot d'août, qui a éclaté en lui, et qui aussitôt, sans qu'il sache comment ni pourquoi, est devenu le mot *agosto*, qu'il a prononcé en silence, l'eau lui venant à la bouche de tourner ce mot sous sa langue, *agosto*, tout en se demandant s'il y avait deux mots pour chacune des réalités de ce

monde (bien sûr, quand il est sorti de son évanouissement, dans la pharmacie dont il est question, il n'a pas du tout pensé les choses ainsi, puisque l'idée de monde, l'idée de réalité lui étaient, à ce moment, impossibles à concevoir, bien sûr, ça n'a été qu'une impression confuse), s'il y avait deux mots pour une seule réalité, le mot *août*, le mot *agosto*, et cette question le faisait sourire, intérieurement, malgré la charge de surprise, peut-être même d'inquiétude, qu'elle contenait. Car peut-être n'y avait-il pas deux mots pour une même réalité, mais bel et bien deux réalités différentes, à des niveaux distincts. Tout lui semblait possible, à ce moment.

Mais tout ça n'explique pas pourquoi la neige et le lilas lui semblent si bien aller ensemble.

Il essaie de changer de position dans son lit et il se dit que cette nuit aussi aura une fin. Il faut remplir cette nuit de souvenirs, pour la rendre habitable, la combler de mémoire, puisque le sommeil ne viendra plus.

Il y avait eu des objets sur des étagères, c'est tout ce qu'il aurait pu en dire. Mais il n'aurait même pas pu le dire, il ne savait même pas que la parole existe. Il savait seulement qu'il y avait des objets devant ses yeux et il voyait ces objets. Il ne savait pas encore s'il était possible de nommer ces objets. Ils étaient de formes diverses, de couleurs distinctes. C'étaient des choses qui étaient là, devant son regard, et c'est ainsi que tout a commencé, il y a quelques heures.

— Le lilas, la neige et les objets, dit-il à haute voix.

Il souhaite tout à coup que quelqu'un vienne, à qui parler, à qui raconter, dans le détail, comme on raconte des événements qui vous ont profondément marqué et que l'on revit, en les racontant lentement, minutieusement, quelqu'un à qui décrire cette impression de ne vivre que par le regard, c'est-à-dire par les objets, inconnus encore, impossibles à nommer, mais réels, indiscutables en quelque sorte, que son regard reflétait. Mais personne ne viendra. Il se souvient qu'il a préféré être seul, pour cette nuit, seul à s'en sortir avec sa douleur, un instant atténuée par la piqûre que lui avait faite le docteur, mais qui est revenue maintenant, envahissante.

Il n'a pas eu cette sensation qu'on éprouve au sortir du sommeil, les choses se remettant en place, dans l'espace et le temps, très vite si c'est dans une chambre habituelle qu'on se réveille, après un bref instant d'accommodement à la réalité, si c'est dans une chambre inconnue. Dans l'un ou l'autre cas, cependant, le premier regard du réveil s'ouvre sur un monde où les objets ont du poids, un sens propre, et leur disposition dans la chambre recèle les traces de tout un passé, dense, immédiatement reconnu, d'avant le sommeil : un monde où s'inscrit aussitôt une certaine figure de l'avenir, par la notion s'imposant d'elle-même de tout ce qu'on a à faire, ou bien, au contraire, par la disponibilité pressentie qui, à ce moment-là, semble totale et pleine de joies,

si c'est dimanche, ou si ce sont les vacances et qu'il y a la mer, et on se rendort avec ce pressentiment de sable et de soleil. Mais il ne sortait pas du sommeil, tout à l'heure, il sortait du néant.

Ainsi, tout à coup, il y a eu des objets devant son regard. Il n'y avait jamais rien eu avant, il n'y aurait rien après. Il y avait simplement des objets et il y avait son regard, se justifiant mutuellement, dans un éblouissement instantané. Combien de temps a duré cette sensation ? Il s'est posé cette question depuis qu'on l'a transporté dans cette maison de Saint-Prix, en ambulance. À y bien réfléchir, cette sensation n'a pu durer qu'un temps infiniment bref, un éclair de temps, une poussière de secondes : une éternité. Car, justement, il n'y avait pas de durée, dans cette sensation. Il y avait des objets, non encore nommés, et peut-être innommables, dont le sens, la fonction, n'étaient même pas obscurs, même pas opaques, mais tout simplement inexistants, dont toute la réalité tenait dans leur forme, aisément différenciable, et dans leur couleur, distincte. Sûrement, cette sensation n'a duré qu'une fraction de seconde, mais elle aurait pu durer éternellement, car il n'y avait encore rien avant cette sensation, et rien après, non plus.

Mais les objets, certains d'entre eux, ont commencé à bouger et il a vu une sorte de tube de verre, surmonté d'une aiguille brillante, décrire un cercle au-dessus de ses yeux. (Bien sûr, quand il est sorti de son évanouissement, au début de

l'après-midi, dans cette pharmacie de Gros-Noyer, sur la ligne de chemin de fer qui relie Paris à Persan-Beaumont, il n'a pas du tout pensé les événements minimes qui l'entouraient avec des mots comme *tube* et *verre* et *aiguille* et *brillante*, bien sûr, il a simplement perçu le mouvement d'un objet oblong, transparent, se terminant par une pointe plus fine, plus aiguë, d'une luminosité différente, et c'est seulement depuis qu'il a retrouvé l'usage évident du langage qu'il repense les sensations de ce moment-là avec des mots précis, ajustés à une objectivité vérifiable, le mot *verre*, le mot *aiguille*, par exemple.) Il a essayé de suivre le mouvement de cette aiguille et alors, subitement, il n'y a plus eu seulement des choses colorées autour de lui, et son regard pour les percevoir, il a senti que son regard se prolongeait, d'une certaine façon, vers l'intérieur, vers les douleurs de son crâne devenues présentes, brutalement, vers ses bras qu'il bougeait, vers sa jambe dont il voyait la cuisse nue, où il ressentait un pincement minuscule et précis, qu'il a associé, inexplicablement, à cette aiguille brillante de tout à l'heure.

— Ça va mieux ? lui demande-t-on.

Alors, il découvre le langage.

Un bonheur physique le remplit, à entendre ce bruit de voix, s'adressant à lui, et à découvrir que cette voix a un sens, qu'il comprend parfaitement ce qu'on lui demande. On lui demande si ça va mieux, ce qui laisse entendre que tout à l'heure, avant, à un moment dont il ne garde

pourtant aucun souvenir, ça n'allait pas bien, vraisemblablement. Les raisons réelles de cette question lui échappent. C'est une question qui flotte sur son brouillard d'ignorance. Mais elle a un sens précis et il saisit très précisément ce sens.

Il sourit.

— Vous vous sentez tout à fait bien ? lui demande-t-on.

Une seconde, il avait craint que ces premières paroles entendues ne fussent, en quelque sorte, qu'un éclair brusque dans une nuit de silence, d'objets muets. Mais non. D'autres paroles ont suivi, qui ont aussi un sens. De nouvelles paroles, compréhensibles pourtant. Ce n'est donc pas par hasard qu'il a compris les premières. Ainsi, il n'y a pas de raison qu'il y ait des bornes au langage. Peut-être peut-on tout dire.

— Ça va, dit-il.

Il essaie de se retourner et la tête lui fait mal. Il lève la main vers ce côté de son crâne qui lui fait mal.

— Ne bougez pas, lui dit-on, vous êtes blessé.

Il se redresse pourtant et il voit un homme, vêtu d'une blouse blanche, qui le regarde attentivement.

Une sourde irritation le gagne, ou peut-être, plutôt, un sentiment de malaise, d'inconfort, comme si cette allusion au fait qu'il soit blessé, et même, cette affirmation tranchante selon laquelle il serait blessé, accompagnée de l'ordre de ne pas bouger, comme si ce frêle ensemble de paroles friables, sitôt évanouies, ouvrait des

portes sur un monde confus, dont il n'arrive pas à saisir les contours, mais où il lui semble bien que s'agite, très loin, la sensation du déjà vécu, la certitude, inexprimable, que ces mêmes événements se sont déjà produits, autrefois, ou peut-être ailleurs. Mais au moment où cette sourde irritation, ou ce malaise, ce sentiment d'inconfort, a fini presque par le remplir tout entier, jusqu'au bout des orteils de sa jambe légèrement engourdie, comme saisie d'une crampe, ou fourmillant de mille coups d'épingle, au moment où il est obligé de constater la plénitude de ce sentiment, son envahissante présence, un remous se produit, un courant d'air, et des bouffées de bruits arrivent jusqu'à ses oreilles. Une musique, d'abord et par-dessus toutes les autres rumeurs, grêle, acide, celle d'un orgue de Barbarie peut-être, ou bien alors cette musique qui accompagne le tournoiement des petits manèges de chevaux de bois, primitifs, qu'on fait tourner à la main, parfois, sur les places de village. Et dans l'univers périssable de cette musique, qui arrive comme une bouffée d'air frais, à l'intérieur de l'édifice aérien de cette musique, toute une gamme de bruits divers : des voix, certaines aiguës et rieuses, des coups de marteau, un timbre de bicyclette, et vrillant toute cette masse dense et poreuse à la fois, un sifflet de locomotive, tout proche, et le hoquettement d'un train qui démarre. Il essaie d'oublier tout le reste, l'affirmation de cet homme en blouse blanche, disant qu'il est blessé, qu'il ne faut pas bouger, l'irrita-

tion qu'a produite cette idée de blessure, rôdant quelque part autour de sa tête, le sentiment confus du déjà vécu, autrefois, ailleurs, il essaie de tout oublier pour se laisser couler dans la profondeur rafraîchissante de cette bouffée de rumeurs, de musique, de sifflets de train, de bruits du monde au-delà d'une porte qui a dû s'ouvrir. Il essaie de toutes ses forces de se concentrer sur ce pressentiment d'un monde, bruyant, vivant, avec des enfants sur des bicyclettes, et des hommes travaillant des matières sonores, du bois, du métal, à coups de marteau, et des trains qui partent, qui vont faire défiler les paysages au long de leurs vitres, ce monde qui doit se trouver quelque part derrière une porte qui s'est ouverte.

Mais les rumeurs s'évanouissent subitement, et une voix dit :

— L'ambulance est là.

Et il se trouve de nouveau seul, inconnu de soi-même, travaillé par l'inquiétude que ce mot nouveau éveille, ce mot d'ambulance qui vient réveiller les échos confus provoqués par l'affirmation de tout à l'heure, selon laquelle il serait blessé.

— Dites-moi, dit-il.

Mais l'énormité de ce qu'il veut demander l'interrompt, une seconde. Il continue, pourtant, avec un détour précautionneux.

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas de mes questions. Quel jour sommes-nous ?

L'homme à la blouse blanche le regarde, étonné, peut-être même inquiet.

— Je ne comprends pas, dit-il. Quel jour sommes-nous, dites-vous ?

— C'est ça, dit-il, patient, pour ne pas effrayer cet homme, quel jour sommes-nous, exactement ?

Mais il a envie de sourire, il sourirait s'il n'avait pas si mal, tout à coup, dans tout son corps, devenu présent dans la douleur, féroce. Il sourirait, car il vient de trouver le mot pour nommer cet homme vêtu d'une blouse blanche, et par surcroît, le mot aussi pour nommer cet endroit où il se trouve, ces étagères, ces objets rangés sur ces étagères, multicolores.

Le pharmacien, donc, le regarde, inquiet, peut-être.

— Nous sommes lundi, dit-il.

Il trouve que c'est merveilleux que ce soit lundi, mais ce n'est pas ça qu'il veut savoir.

— Non, quel jour du mois, je veux dire, et quelle année.

Alors le pharmacien sursaute et il a, ensuite, une lueur presque amicale dans les yeux. Le pharmacien a dû comprendre qu'il ne sait plus où il est, qui il est, qu'est-ce que c'est.

— Nous sommes lundi, six août, dix-neuf cent quarante-cinq, dit-il lentement, en détachant les syllabes.

Ça commence à déclencher quelque chose, à l'intérieur de cette douleur qu'est son corps, sa tête, son envie de savoir. C'est comme si des portes s'ouvraient, non pas vers l'extérieur, cette fois-ci, vers le monde bruyant, plein de bicyclet-

tes, de trains et de marteaux, des portes, au contraire, vers un monde de silences, s'ouvrant en silence sur un long corridor en spirale descendante, s'ouvrant devant lui avant qu'il ne les atteigne, qu'il n'ait à les pousser.

— Ah ! dit-il, et où sommes-nous ?

Le pharmacien tourne la tête et regarde dehors, vers ce monde du dehors que son regard à lui n'atteint pas, car il est allongé sur une sorte de divan, ou de canapé, et qu'il ne peut redresser la tête, tout son corps étant raidi dans la douleur.

— Vous êtes dans la pharmacie de Gros-Noyer-Saint-Prix, à côté de la gare.

Les portes, alors, s'ouvrent de plus en plus vite, vertigineusement, et le silence de ce long corridor s'effrite, craque de partout, son silence ouaté commence à se remplir de rayons lumineux où vibrent des bruits analogues à ceux de tout à l'heure, comme si, en fin de compte, toutes ces portes s'ouvrant toutes seules aboutissaient à cette porte qui, tout à l'heure, s'est ouverte sur le monde et les bruits du monde.

— Ah ! dit-il, et pourquoi suis-je ici ?

En réalité, la question qu'il aurait voulu poser et devant l'énormité de laquelle il a hésité, était celle, incongrue, il le sent bien, et en quelque sorte provocatrice, toute simple, d'un autre côté : qui suis-je ? tout bêtement. Mais il y arrive, à la fin, à travers ce détour sur le temps et le lieu, les raisons de sa présence ici.

— Vous avez eu un accident, dit le pharma-

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE GRAND VOYAGE, *roman* (« Folio », n° 276).
- LA GUERRE EST FINIE, *scénario du film d'Alain Resnais*.
- L'ÉVANOUISSEMENT, *roman* (« Folio », n° 5500).
- LA DEUXIÈME MORT DE RAMÓN MERCADER, *roman* (« Folio », n° 1612).
- LE « STAVISKY » D'ALAIN RESNAIS, *scénario*.
- LA MONTAGNE BLANCHE, *roman* (« Folio », n° 1999).
- L'ÉCRITURE OU LA VIE, *récit* (« Folio », n° 2870 et « Folio classique », n° 234).
- LE RETOUR DE CAROLA NEHER, *théâtre* (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).
- ADIEU, VIVE CLARTÉ..., *récit* (« Folio », n° 3317).
- LE MORT QU'IL FAUT, *roman*. Prix Jean Monet (« Folio », n° 3730; « La Bibliothèque Gallimard », n° 122. *Accompagnement pédagogique par Vladimir Angelo et Brigitte Wagneur*).
- VINGT ANS ET UN JOUR, *roman* (« Folio », n° 4364).
- LE FER ROUGE DE LA MÉMOIRE, *romans et essais* (« Quarto »).
EXERCICES DE SURVIE, *récit*.

Chez d'autres éditeurs

- L'ALGARABIE, *Librairie Arthème Fayard* (repris en « Folio », n° 2914).
- NETCHAÏEV EST DE RETOUR, *roman, J.-Cl. Lattès*.
- AUTOBIOGRAPHIE DE FEDERICO SÁNCHEZ, *Le Seuil*.
- MONTAND. La Vie continue, *Denoël* (repris dans « Folio actuel », n° 5). *Postface de l'auteur*.
- QUEL BEAU DIMANCHE !, *Grasset*.
- FEDERICO SÁNCHEZ VOUS SALUE BIEN, *Grasset*.
- MAL ET MODERNITÉ, *Éd. Climats*.
- LES SANDALES, *Mercurie de France* (« Le Petit Mercure »).
- UNE TOMBE AU CREUX DES NUAGES, *Éd. Climats*.



L'évanouissement

Jorge Semprun

Cette édition électronique du livre
L'évanouissement de Jorge Semprun
a été réalisée le 24 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070449019 - Numéro d'édition : 245484).

Code Sodis : N53428 - ISBN : 9782072475979
Numéro d'édition : 245486.